



Cahiers d'Asie centrale

11/12 | 2004
Les Montagnards d'Asie centrale

Montagnes et économie agropastorale d'Ouzbékistan : entre marginalisation et recomposition

Alain Cariou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/699>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 179-202
ISBN : 2-7449-0429-5
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Alain Cariou, « Montagnes et économie agropastorale d'Ouzbékistan : entre marginalisation et recomposition », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 11/12 | 2004, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/699>

Montagnes
et économie agropastorale d'Ouzbékistan :
entre marginalisation et recomposition

*Alain Cariou**

Deux images se superposent lorsque l'on évoque l'Ouzbékistan. Celle d'un pays vide, avant tout constitué de basses plaines désertiques et poussiéreuses qui s'étendent à perte de vue au sein de la dépression aralo-caspienne. Celle d'un pays opulent fait de brillantes oasis qui s'épanouissent depuis l'Antiquité au pied des barrières montagneuses. Dans cette vision duale, fortement schématique, se dessine néanmoins, en filigrane, les grands traits géographiques qui structurent l'Ouzbékistan selon une évidente trilogie topographique : plaine, piémont, montagne.

Si traditionnellement les piémonts constituent le pivot de l'organisation de l'espace, la montagne n'est cependant pas à part. Elle lui est naturellement et humainement associée dans une organisation verticale du territoire. L'occupation des hautes terres est donc très ancienne et solidement implantée. Toutefois, l'État soviétique a mis fin à ce système traditionnel d'organisation spatiale. Les liens de complémentarité que pouvaient offrir les différents milieux écologiques étagés depuis la plaine jusqu'aux crêtes d'altitude ont été rompus, effaçant du même coup les vieilles solidarités qui unissaient les hommes du haut et du bas. Cette rupture de l'équilibre ancien a relégué la montagne au rang de périphérie, voire de marge. Paradoxalement, la période actuelle tente d'effacer cette situation de marginalisation. Si à l'échelle de la planète, la tendance actuelle est plutôt à la déprise humaine et agricole des montagnes, celles d'Ouzbékistan présentent l'originalité de connaître une évolution inverse. L'ère post-soviétique s'accompagne d'une redéfinition de la place et des fonctions de la montagne qui renoue avec ses activités d'antan.

* Institut de géographie, Paris IV-Sorbonne ; alain.cariou@wanadoo.fr

On assiste actuellement à un singulier mouvement de retour de l'économie agropastorale traditionnelle qui ne doit rien à une quelconque politique gouvernementale.

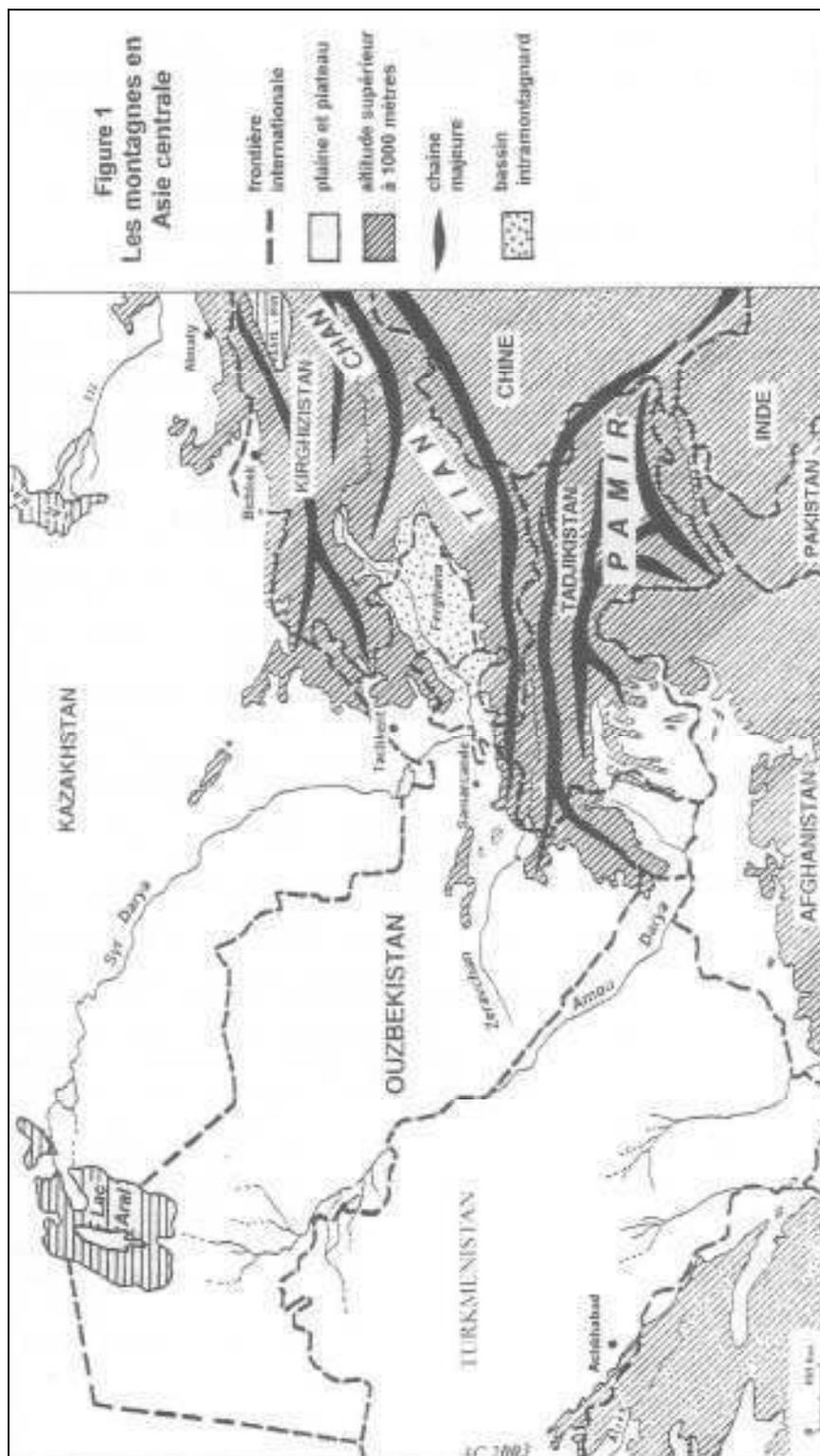
En un laps de temps assez court, un demi siècle, la montagne a donc connu des évolutions très contrastées faites de flux et de reflux et d'une inégale appropriation de ses versants par l'homme. Comment interpréter ces fluctuations brutales et les conséquences spatiales qui en découlent ? Du divorce imposé par le régime soviétique entre la montagne et son avant-pays à l'actuelle reconquête spontanée des différents terroirs d'altitude, quelles lectures faire de l'espace montagnard ? C'est à cette dynamique récente que s'intéresse cet article. Dans une démarche géographique, il se propose d'analyser la place tenue en Ouzbékistan par le domaine montagnard et étudie les spécificités de l'économie agropastorale, à la lumière des deux événements majeurs que sont la collectivisation et la décollectivisation.

Les montagnes, une place marginale dans la géographie de l'Ouzbékistan ?

Une marginalité géographique

Au regard du Tadjikistan, du Kirghizistan ou de l'Afghanistan voisins qui constituent de véritables états montagnards de par l'ampleur de leur altitude moyenne largement supérieure à 1 000 mètres, l'Ouzbékistan fait plutôt figure de pays de basses terres. Les trois-quarts du territoire sont en effet constitués par des plaines et des plateaux steppiques dont les altitudes oscillent de quelques dizaines de mètres au-dessous du niveau moyen des mers, dans le fond endoréique du lac Aral, à quelques centaines de mètres (généralement autour de 300-400 mètres d'altitude), à la charnière des glacis loessiques qui annoncent les premiers massifs. Même si le point culminant du pays atteint 4 643 mètres dans la Chaîne du Gissar, l'Ouzbékistan ne possède que les terminaisons occidentales les moins vigoureuses des puissantes chaînes des Tian Chan et du Pamir dont quelques sommets culminent à plus de 7 000 mètres. Rejetées sur les marges sud-orientales du pays, les montagnes constituent un phénomène géographique périphérique et spatialement limité, les altitudes supérieures à 1 000 mètres occupant moins de 10 % du territoire (cf. Figure 1).

Ces montagnes constituées généralement de chaînons rectilignes d'orientation est-ouest ou légèrement arqués ont servi de support pour caler les limites entre les républiques soviétiques sans que la logique des unités naturelles soit pour autant respectée. Tout au long de la frontière ouzbéko-tadjike ou ouzbéko-kirghize, le tracé frontalier, particulièrement torturé, saute des lignes de crêtes au bas des vallées, recoupant les rivières, démembrant les bassins hydrographiques et désorganisant la vie rurale des sociétés montagnardes. Il n'est que d'observer le dépeçage des vallées du Zeravchan et du



Surkhan Darya déchirées entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan pour entrevoir l'aberration géographique du découpage. Par conséquent, la montagne ouzbèke n'a guère de profondeur et peu de cohérence. Jadis espace carrefour d'une mosaïque de peuples (Tadjik, Ouzbek, Kirghiz, Turkmène), elle est aujourd'hui écartelée par son statut de chaîne frontière.

De par l'orientation de leur ligne de crête, ces marges frontières d'altitude n'en constituent pas moins un obstacle sérieux à la circulation terrestre méridienne, l'essentiel des communications se concentrant sur la ceinture des piémonts, notamment sur l'axe eurasiatique de l'ancienne Route de la soie. De fait, le chemin de fer reste cantonné aux basses terres et les routes goudronnées viennent butter en cul-de-sac sur les premiers contreforts de la montagne. Parfois, quelques pistes carrossables les prolongent mais l'instabilité des versants les rend souvent impraticables. Certains villages montagnards ne sont, encore de nos jours, accessibles que par d'étroits sentiers muletiers qui surplombent souvent des gorges profondes.

Mais plus que les obstacles physiques, ce sont les enjeux géostratégiques passés et présents qui ont conféré aux montagnes leur fonction « barrière ». Du temps de l'URSS, les massifs d'Ouzbékistan n'ont guère été au cœur des préoccupations économiques du régime. Faute de ressources exploitables à grande échelle, les efforts ont essentiellement porté sur l'ouverture des fronts pionniers en plaine. Ainsi, les montagnes sont restées des sortes de « bout du monde » de l'empire, véritable périphérie géographique de l'URSS demeurée peu intégrée aux grands pôles économiques et décisionnels de la partie européenne du pays. Cette notion de périphérie est toujours d'actualité à l'échelle de l'Asie centrale car les puissants massifs jouent désormais un rôle « barrière » entre les nouveaux états indépendants. L'absence de capitaux des économies régionales nées du chaos post-soviétique n'est pas la seule raison qui explique le large maintien de l'enclavement. En effet, la restriction faite à la circulation des hommes et des biens à travers les massifs frontaliers centrasiatiques reste aux yeux des actuels gouvernements un des principaux outils capables de garantir la stabilité politique et économique de leur pays. L'indépendance nationale des nouvelles républiques se fait au prix d'une plus grande fermeture des frontières renforçant ainsi la marginalisation de massifs déjà naturellement enclavés au cœur du continent eurasiatique. Ainsi, les décideurs ouzbeks se gardent bien de multiplier les points de passage à travers leurs montagnes incontrôlables. La topographie mouvementée de ces marges est vue par Tachkent comme un moyen d'endiguer tout à la fois la banale contrebande des produits chinois et indiens, les mouvements idéologiques et les trafics de drogues et d'armes venus du Tadjikistan et de l'Afghanistan voisins. En définitive, l'absence de grande voie de circulation à travers ces « massifs-barrières » ne fait que renforcer l'isolement et le non développement de la montagne tandis que les sentiers escarpés ne présentent guère d'obstacles aux filières des trafics illicites ainsi qu'à la pénétration de groupes terroristes islamistes.

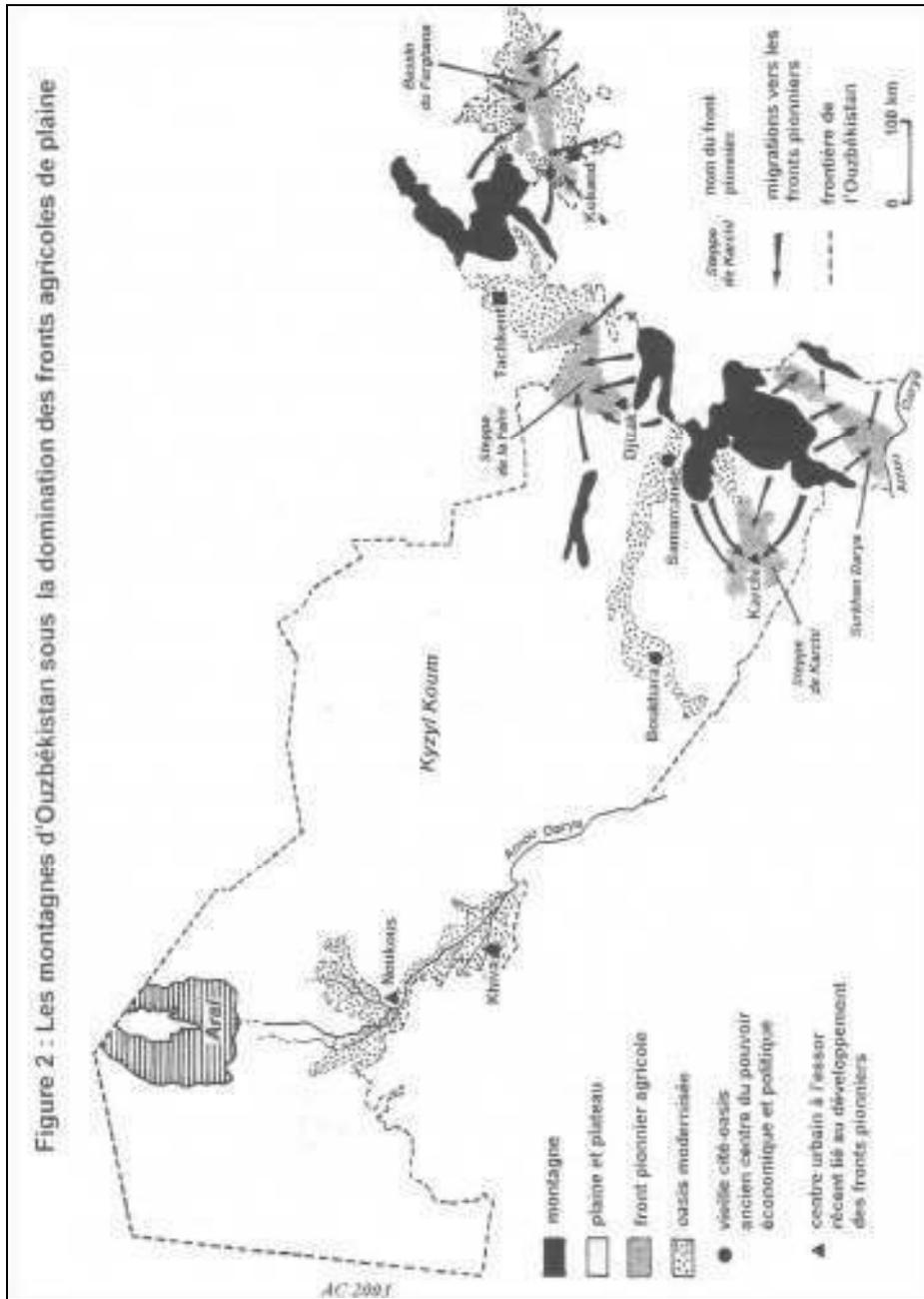
Par conséquent, cette marginalité géographique contribue à faire de la montagne un espace largement en dehors des réseaux économiques et urbains.

Une marginalité économique et humaine récente

Le domaine montagnard avec sa vie en archipel repliée dans des vallées reculées, fait figure de marge. À l'exception des rares couloirs et bassins intramontagnards intensivement mis en valeur dans la continuité des piémonts, le fait urbain disparaît et les densités humaines tombent toutes en dessous de 10 hab./km² dès que l'on quitte la ceinture oasienne des glacis. En Ouzbékistan, il n'existe aucune ville montagnarde et le poids des centres urbains situés sur les piémonts ne se fait guère sentir, la montagne étant faiblement insérée au maillage des grands foyers économiques du pays. Avec l'altitude, la vie exclusivement rurale se dissout et prend des formes rudimentaires, souvent organisée à partir de hameaux plus que de villages. Les terroirs cultivés se réduisent à de minuscules oasis perdues parmi les versants décharnés dévolus aux pâturages. Par conséquent, c'est une économie rurale, pauvre et largement autarcique qui caractérise de nos jours les massifs faiblement peuplés d'Ouzbékistan.

Plus que l'agriculture, c'est l'élevage extensif qui anime et valorise l'essentiel de l'espace montagnard pour devenir même exclusif sur les plus hautes terres. Qu'ils soient Ouzbeks, Tadjiks ou Kirghiz, les habitants de la montagne sont donc d'abord perçus comme des éleveurs par ceux des plaines et des piémonts, quand bien même l'équilibre de la vie montagnarde réclame le plus souvent une activité agricole non négligeable. Ici, le statut socio-professionnel l'emporte sur l'appartenance ethnique ce qui témoigne de l'importance considérable que revêt le fait géographique montagnard dans les représentations mentales. Il n'existe donc pas à proprement parler d'ethnie spécifiquement montagnarde mais un peuple de hautes terres, fait de communautés agropastorales culturellement variées. Pour la plupart des oasiens des basses terres, les hauts massifs qui bornent souvent leur horizon sont étroitement associés à la représentation d'une vie frustrée et primitive confrontée à une nature sauvage : l'espace faiblement humanisé est considéré comme un monde dangereux et instable. Ce sentiment d'insécurité qu'on attribue à ces terres d'altitude est d'autant plus présent dans les esprits d'aujourd'hui que les états montagnards voisins afghan et tadjik sont en proie à des conflits régionaux larvés et que les marges montagnardes méridionales de l'Ouzbékistan et du Kirghizistan sont désormais régulièrement déstabilisées par des mouvements terroristes attribués à un islam radical. De par ces spécificités géographiques, le milieu montagnard semble si particulier au regard des oasiens qu'il en arrive à effacer les différenciations ethniques pourtant si bien ancrées dans les faits et les mentalités.

Si la montagne est aujourd'hui un espace largement marginalisé, elle le doit pour une bonne part à l'effet déstructurant de la politique soviétique



des années 1960. Face au coût financier que présentaient le désenclavement et l'équipement scolaire et sanitaire des villages de montagne, le régime a non seulement purement et simplement renoncé au développement de l'économie montagnarde locale mais a aussi conduit les massifs au dépeuplement avec l'application de la politique des villages « sans avenir »¹. Aux yeux des planificateurs, les pratiques agropastorales des montagnes sèches n'offraient guère de perspectives dans l'œuvre économique du pays. C'est pourquoi, l'effort s'est principalement concentré sur le développement des basses terres au potentiel agronomique plus porteur, notamment dans le cadre d'une agriculture cotonnière industrielle. Conçues comme un réservoir de main-d'œuvre et d'eau, les régions de montagnes sont alors rattachées administrativement à de lointains chefs-lieux de l'avant-pays qui en captent les ressources. Ainsi, à partir des années 1960, alors que dans les plaines les villes nouvelles se multiplient et que les villages de colonisation agricole, grossis par l'afflux des populations montagnardes déplacées, s'étirent le long des canaux d'irrigation, les massifs se transforment rapidement en véritables déserts humains (cf. Figure 2). C'est grâce à sa périphérie montagnaise riche en eau que l'Ouzbékistan a connu un essor spectaculaire de ses surfaces irriguées de plaine pour devenir l'un des principaux producteurs mondiaux de coton². Cette politique, dont les effets sont encore bien visibles de nos jours consacre un violent contraste entre, d'une part, un espace montagnard largement vidé de sa population, sous-équipé et déconnecté de l'économie nationale et, d'autre part, des basses terres où se concentrent les hommes, les activités et les grands aménagements.

Cependant, il ne faudrait pas croire pour autant que la montagne a toujours été ce désert humain qui s'offre aujourd'hui au regard du visiteur.

Une montagne indispensable à l'équilibre rural traditionnel

Périphérie aujourd'hui, les montagnes ne l'ont pas toujours été ! Avant que l'intervention soviétique vienne rompre un mode d'organisation de l'espace fondé sur une logique verticale des milieux, la montagne, jadis peuplée, s'animait d'activités intégrées à celles des basses terres. Les traces de terrasses et de canaux abandonnés que l'on rencontre de nos jours jusque dans les vallées les plus reculées supposent d'anciennes fortes densités de population. La véritable périphérie était alors bien plus à rechercher dans les immenses plaines désertiques de la dépression aralo-caspienne.

Traditionnellement, en Ouzbékistan comme dans le reste de l'Asie centrale sédentaire, c'est l'étage des piémonts qui constitue à la fois le centre de gravité de l'organisation de l'espace et le domaine de transition entre la plaine et la montagne. C'est sur la ceinture des collines ciselées par l'érosion que se concentrent les villes mais aussi l'essentiel de la vie rurale caractérisée par la multitude des villages dispersés parmi des terroirs de belles étendues et intensément mis en culture³. Dès la plus haute antiquité, ce ruban oasien verdoyant a fixé les itinéraires terrestres entre l'Occident et l'Extrême-Orient,

donnant ainsi naissance à d'illustres cités-oasis. Étapes sur la Route de la soie, ces villes de piémonts (Samarcande, Boukhara, Kokand) se sont distinguées, au cours de l'histoire, comme de brillants relais commerciaux et comme centres de puissants empires et khanats. Pour autant, l'équilibre de ces foyers démographiques, économiques et politiques n'en dépendait pas moins des relations qu'ils entretenaient avec la montagne toute proche.

Dans le contexte aride hypercontinental de l'Asie centrale, bien des oasis de plaines et de piémonts alimentées par le jeu d'écheveaux complexes de canaux d'irrigation ne doivent leur existence qu'à l'eau descendue de la montagne. D'ailleurs, l'épanouissement précoce des vieilles civilisations oasiennes centrasiatiques, parfois dès le quatrième millénaire avant notre ère, tient au savant travail de dérivations des petits affluents nourriciers montagnards⁴. Même si, de nos jours, l'essentiel de l'irrigation des périmètres modernes d'Ouzbékistan est fondé sur l'exploitation de grands fleuves dont l'origine est désormais située à l'étranger⁵ (principalement l'Amou et le Syr Darya), les massifs du pays n'en continuent pas moins de jouer un rôle majeur dans l'approvisionnement en eau d'une multitude de petites oasis de montagnes et de piémonts. Bien plus que les rares glaciers, c'est l'eau de fonte des neiges, capitalisée par la masse des couches détritiques, qui assure une alimentation pérenne de l'avant-pays et explique ainsi les fortes densités rurales de celui-ci.

Par ailleurs, les hautes terres ont montré combien elles étaient indispensables à l'équilibre de l'économie rurale par la possibilité d'associer l'agriculture à l'élevage. En tant que correcteur du climat, la montagne centrasiatique constitue le seul milieu écologique capable d'offrir au cœur de l'été des ressources fourragères naturelles alors que la végétation des plaines, accablée par la sécheresse, vit en léthargie. Ainsi, des échanges étroits se sont tissés entre la ceinture peuplée des piémonts et les populations dispersées de la montagne. Par des liens personnels ou familiaux, les gens du bas ont acquis des droits de pâturage dans les alpages, tandis que les montagnards obtenaient en hiver l'autorisation de faire paître leurs troupeaux sur les chaumes des terroirs de piémonts ou dans les plaines steppiques. De tels échanges entre pasteurs et paysans étaient autrefois monnaie courante. Parfois, comme dans la vallée du Surkhan Darya ou dans le bassin du Ferghana, ce double jeu foncier lié au pastoralisme a permis le maintien jusque dans les années 1950 de la double résidence entre pâturage d'été (*yaylov*) et pâturage d'hiver (*qishloq*⁶). Ces pratiques ont maintenu des liens culturels forts entre communautés du haut et du bas, engendrant une mosaïque ethnique qui, en première lecture, pourrait laisser croire à une organisation de l'espace quelque peu incohérente.

Entre les deux domaines, ce sont donc des rapports constants d'hommes, d'animaux mais aussi de biens qui se sont tissés dans une relation verticale fondée sur la complémentarité des finages. L'interdépendance était nécessaire : il fallait aux oasis des glacières les eaux tumultueuses des torrents, le bois de feu des hauts versants et les ressources fourragères des pelouses alpines ;

il fallait aux habitants des moyennes montagnes le complément de travail fourni par la transhumance et les quelques biens de consommation indispensables venus du bas pays. Au cours de l'histoire, les sociétés centrasiatiques ont élaboré des modes d'existence étroitement ajustés aux données naturelles. Par conséquent, la montagne ne constituait pas un espace isolé et déconnecté de la vie de relation mais participait intégralement de la dynamique spatiale de l'avant-pays. Loin d'être un milieu contraignant, elle était avant tout un élément naturel bienfaiteur par l'eau et les pâturages qu'elle dispensait aux hommes du haut et du bas. C'est pourquoi le découpage traditionnel de l'espace a suivi une logique verticale donnant naissance à une multitude de petites unités territoriales associant une étendue allant de la plaine aux hautes vallées montagnardes. De cet impératif fonctionnel découle une fragmentation et un cloisonnement spatial structuré perpendiculairement à l'axe des chaînes.

C'est à cette organisation étagée traditionnelle qui renaît actuellement après quelques décennies d'interruption que nous allons maintenant nous intéresser.

Les montagnes d'Ouzbékistan, contrastes géographiques et logique de l'étagement

Face à l'ampleur du dénivelé, les grands versants, qui surplombent parfois de près de 4 000 mètres la dépression aralo-caspienne, abritent inévitablement des contrastes géographiques importants, reflet de l'inégale anthropisation et de la variation des contraintes naturelles. La logique de l'étagement propre à bien des sociétés montagnardes nous amène à distinguer différentes zones dans la mise en valeur du milieu. Depuis les opulentes *huerta* intramontagnardes intensément cultivées jusqu'aux maigres steppes d'altitude valorisées par des pratiques extensives, la montagne offre de multiples facettes que traduit une incontestable diversité paysagère (cf. Figure 3).

Les huerta centrasiatiques

Dans la continuité des piémonts, la frange externe de la montagne, souvent comprise entre 500 et 1 200 mètres d'altitude, est pénétrée par d'assez larges vallées ouvertes sur l'avant-pays. Tant sur le plan humain qu'agricole, ces digitations intramontagnardes peuvent être considérées à bien des égards comme le prolongement de la ceinture des piémonts. Au sein des massifs décharnés, la vie se concentre en fond de vallée, sur les terrasses alluviales édifiées et irriguées par les tumultueux torrents descendus de la montagne.

Jusque vers 1 200 mètres d'altitude, c'est parfois un singulier paysage de *huerta* qui s'épanouit à la faveur des dérivations de cours d'eau comme le Sanzar, le Kachka Darya ou le Sox. Traditionnellement, l'organisation du finage suit la logique d'un étagement des cultures depuis le fond de vallée vers le haut du versant. L'agriculture, c'est d'abord les céréales, le riz parfois cultivé dans le lit majeur des rivières soumis au danger des crues et aux

divagations du cours ; mais c'est surtout le blé et les orges installés sur les premières terrasses découpées par d'étroites bandes de terre labourables, bien drainées et faciles à arroser. Au-dessus, les méplats supérieurs et les bas versants, moins aisés à mettre en eau, sont constitués de parcelles complantées d'arbres fruitiers et de légumes. Sur les adrets aux sols caillouteux s'étalent surtout de magnifiques vergers. Abricotiers, pêcheurs, pommiers, pruniers et noyers s'y associent selon la nature des sols et la diversité des microclimats. La vigne, discrète parmi le puzzle compliqué des terroirs, a surtout pour vocation de fournir les précieux raisins secs. Produits d'échange recherchés, les fruits séchés ont fait la richesse et la réputation de ces vallées. C'est sur ces replats arborés que s'égrènent en ordre serré de gros villages pourvus de leur auréole de jardins et dominés par la silhouette élancée des peupliers, arbres emblématiques des oasis centrasiatiques. Enfin, lorsque l'eau d'irrigation ne peut plus partir à l'assaut des versants, ceux-ci sont épisodiquement mis en culture pluviale (*lalmi*) pour les mieux exposés, mais restent surtout exploités comme parcours communautaires par les petits troupeaux villageois.

Cette mise en valeur complémentaire des terroirs, fondée sur une agriculture oasisienne savante, intensive et peuplante, témoigne de la permanence d'une occupation sédentaire ancienne qui explique de fortes densités rurales pouvant dépasser les 300 hab./km². L'opulence qui anime ces espaces ruraux privilégiés est en partie liée à la vie de relation intense qui s'établit avec l'avant-pays, notamment par le commerce des fruits (pommes, poires, abricots) et des produits secs (noix, abricots, raisins, pois chiches...). Ces rubans oasiens dynamiques qui s'insinuent dans les massifs contrastent avec la vie plus frustrée qui singularise la moyenne montagne.

L'agropastoralisme de la moyenne montagne

À partir de 1 200 mètres d'altitude, la montagne change généralement de profil : plus élevée et souvent peu accessible du fait d'un relief peu aéré, la présence de l'homme y est plus rare bien que le peuplement permanent monte jusqu'à plus de 2 000 mètres. Loin de connaître la richesse de l'avant-pays, la vie agricole, discrète et discontinue, s'infiltré néanmoins au cœur des massifs grâce aux vallées parfois seulement accessibles par d'étroits et impressionnants défilés. Avec l'augmentation de l'altitude, le climat devenu plus rude a évincé certaines plantes cultivées aux alentours de 1 200-1 300 mètres comme le riz, la vigne et le pêcher. En revanche, le blé ou le millet montent assez haut, jusque vers 2 000 mètres. Parfois, de véritables vergers d'abricotiers exposés plein sud se rencontrent à plus de 2 100 mètres d'altitude tandis que le sésame, les fèves et les pois plantés en position d'abri peuvent croître jusqu'à 2 500 mètres. Si l'eau abonde du fait de la présence de nombreuses sources pérennes et du débit nival soutenu des torrents, en revanche, l'exiguïté des terroirs cultivables limite l'extension de l'agriculture. Ce sont donc les versants nappés d'éboulis ou disséqués par l'érosion que des formations steppiques herbeuses voilent à peine qui dominent le paysage. Les oasis se cantonnent à

l'étroitesse des fonds de vallée ou s'accrochent aux maigres replats aménagés sur les versants (cf. Photo 1 en fin du volume). Marquée par l'aridité malgré l'altitude (entre 250 et 400 mm de précipitations annuelles vers 1 500 mètres suivant l'exposition), l'agriculture de cette moyenne montagne suppose aussi l'irrigation et donne lieu à des techniques hydrauliques comparables à celles des piémonts sans que toutefois les réseaux y atteignent une aussi grande complexité. Cependant, bien plus que sur l'avant-pays, le paysan peut ici se risquer à une agriculture pluviale (*lalmi*) de céréales rendue possible par des précipitations légèrement plus généreuses (cf. Photo 2 en fin du volume). Sur les basses pentes de la montagne, les croupes des versants les mieux exposés aux précipitations d'automne et de printemps sont traditionnellement vouées à une petite céréaliculture à très longue jachère.

Au sein d'un paysage minéral, c'est donc toujours en touches isolées de verdure que se présentent les cultures resserrées autour des petits noyaux sédentaires. Le peuplement s'organise généralement en villages distendus ou en hameaux de une à dix habitations. L'habitat prend la forme d'une maison élémentaire de pisé avec toit-terrasse et abrite le plus souvent une famille élargie composée de trois générations. Isolées par une petite cour, la grange à fourrage et la bergerie abritant le troupeau familial sont également constituées d'une charpente porteuse de bois que recouvre le torchis. Les abords immédiats de ces modestes exploitations sont occupés par le jardin potager et les arbres fruitiers que protègent des rideaux élancés de peupliers plantés en lignes serrées. Au-delà, s'étendent généralement les terres labourées occupées par les céréales et dans une moindre mesure par les légumineuses comme les fèves ou les pois. Enfin, c'est dans la dernière auréole que viennent les prés de fauche quadrillés par de nombreuses rigoles d'irrigation.

En raison de l'étroitesse des terroirs irrigués et des aléas de la culture pluviale, l'équilibre économique de chaque communauté montagnarde traditionnelle est assuré par la complémentarité agriculture-élevage. Aussi, bien plus que l'agriculture, c'est l'élevage qui anime traditionnellement ces zones de moyennes montagnes essentiellement constituées de maigres parcours. Ceux-ci sont toutefois agrémentés autour de 1 700-1 800 mètres par une forêt sèche d'amandiers et de pistachiers ; puis de genévriers (*arča*) vers 2 000 mètres. Toutefois le couvert boisé ne subsiste plus aujourd'hui qu'à l'état de lambeaux (cf. Photo 3 en fin du volume) car fortement dégradé par l'action séculaire des communautés agropastorales. Les moyens versants servent de parcours de saison intermédiaire (printemps, automne) aux petits troupeaux familiaux des oasis de montagnes, mais aussi au cheptel plus abondant venu du piémont dans le cadre de grandes transhumances. Dans les massifs d'Ouzbékistan, l'élevage est surtout un élevage ovin constitué à partir de races de moutons rustiques dites « à queue grasse »⁷ à la fois producteur de viande, de laine grossière et pour les brebis, de lait souvent transformé en beurre. Le troupeau ovin est fréquemment complété dans des proportions variables par des chèvres cachemire, caprins robustes de petit gabarit élevés

plus pour le poil très fin destiné à la confection de précieux tissus que pour la viande. Depuis quelques années, le cheptel de chèvres cachemires a tendance à augmenter rapidement, constituant parfois plus de 50 % des effectifs. Ce regain d'intérêt pour l'élevage caprin s'explique par l'arrivée des commerçants chinois qui achètent à prix fort les fines toisons⁸. Enfin, lorsque la couverture steppique s'étoffe quelque peu, des bovins de races locales viennent compléter les troupeaux.

Durant le printemps et l'automne, la moyenne montagne constitue un espace pastoral animé, vivant au rythme des déplacements des troupeaux grossis par les animaux venus des piémonts. En été, l'aridité prononcée de cet étage médian pousse le cheptel à monter plus haut en altitude, jusque sur les alpages.

La haute montagne, l'empreinte du pastoralisme

Au-delà de 2 300-2 500 mètres, on entre dans un autre monde, celui de la haute montagne. Ici tout est plus froid, plus rude, plus austère, les pelouses alpines se dérobaient dans un univers minéral fait d'éboulis et de sommets disséqués par une intense érosion. Malgré l'altitude, l'ambiance des massifs reste sèche et lumineuse et il faut généralement monter à plus de 4 000 mètres pour rencontrer l'isohyète des 600 mm⁹. Les conditions climatiques rigoureuses ainsi que la raréfaction des sols rendent l'agriculture impossible et seule une vie pastorale saisonnière y trouve sa place. On entend donc ici le terme de haute montagne comme l'espace où l'homme ne peut exercer une activité permanente.

C'est donc uniquement durant la période estivale, de fin juin à mi-septembre, que cet étage accueille une vie pastorale qui cohabite souvent avec le système de la transhumance¹⁰. À partir des oasis de la moyenne montagne, chaque famille organise la montée aux alpages (*yaylov*) des troupeaux familiaux et va vivre durant quelques mois dans des cabanes de pierres sèches ou des tentes de fortune, les yourtes ayant aujourd'hui quasiment disparu des massifs d'Ouzbékistan. Les parcours étagés de 2 000 à 4 000 mètres sont traditionnellement régis par des usages collectifs précis recouvrant souvent une réalité fondée sur le groupe de parenté. Aussi, toutes les familles ne partent pas au grand complet vers l'estive, les chefs de famille restant généralement sur les terroirs cultivés pour les travaux de labours, les semailles, les récoltes et la fenaison. Cependant, les campements les plus hauts ne sont qu'à une journée de marche, tout au plus, des villages ce qui permet de multiples déplacements pour rendre visite aux proches ou descendre les produits laitiers. La vie sur les *yaylov* est rythmée par le déplacement journalier des troupeaux sous la garde des adolescents et par la traite et la fabrication des produits laitiers (yaourt, beurre) généralement attribuées aux grands-mères. Chaque soir, le bétail est regroupé dans les *kutam*, enclos de branchages et de pierres sèches destinés à protéger les animaux domestiques des prédateurs comme les loups. Ces activités quotidiennes laissent néanmoins beaucoup de temps con-

sacré à la collecte de la végétation d'altitude. Les plantes sauvages à vocation fourragère sont soigneusement mises en tas sur les versants exposés. Elles viendront compléter l'alimentation hivernale du bétail, une fois descendues à dos d'âne vers les bergeries de la moyenne montagne. Le bois de feu fourni par les coupes d'altitude prendra le même chemin, utilisé aussi parfois comme produit d'échange recherché par les populations des piémonts.

Cette vie familiale à l'estive est parfois augmentée par la venue de quelques bergers (*čopan*) originaires des piémonts, le cheptel familial voisinant alors avec les troupeaux transhumants. Organisés jusque dans les années 1950 dans le cadre d'un semi-nomadisme, les grands déplacements verticaux, bien connus dans le domaine montagnard du monde turco-iranien, entre les pâturages d'altitude d'été (*yaylov*) et ceux des basses terres en hiver (*qišloq*) sont désormais confiés à des bergers qui assurent seuls la transhumance.

Malgré la superposition de différentes formes d'exploitation pastorale, directement par les familles montagnardes ou indirectement par les oasis du piémont confiant la garde de leur bétail à un berger commun, la montagne d'Ouzbékistan s'organise traditionnellement en « unités pastorales » spatialement bien délimitées. Comme nous l'avons vu, les alpages sont appropriés dans la continuité géographique des vallées et des piémonts sous-jacents. Depuis les pieds de versants jusqu'aux lignes de crête, hommes et bêtes suivent immuablement les mêmes itinéraires pastoraux et exploitent les mêmes micro-territoires dans une organisation verticale de l'espace. La fréquentation des alpages ne se fait donc pas au hasard mais suit une logique communautaire qui recouvre fréquemment les structures claniques.

À l'exception des opulentes vallées des bas de versants bien reliées aux grandes voies de circulation, c'est une économie pauvre largement fondée sur les cultures vivrières et le pastoralisme qui anime traditionnellement les différents étages de ces montagnes sèches. Cependant, de par l'aptitude des hommes à tirer parti de la complémentarité des différents milieux, les communautés villageoises ont réussi avec succès à s'enraciner dans les hautes vallées. Grâce à un usage polyvalent et mesuré de l'espace montagnard, elles ont pu se procurer les ressources essentielles à leur subsistance quotidienne : grains, fruits et légumes, lait, viande, laine et cuir étaient des produits du finage. Cette complémentarité interne à la montagne se retrouve aussi, comme nous avons pu le voir, à l'échelle du pays avec la trilogie topographique plaine/piémont/montagne.

Édifiée sur la longue durée, cette économie agropastorale cohérente est restée en usage jusqu'à la fin des années 1950, date qui annonce le déclin des pratiques traditionnelles, certes rudimentaires mais relativement respectueuses de l'écosystème. Dans le chaos qui accompagne l'ère post-soviétique actuelle, elle réapparaît désormais timidement après avoir été condamnée par le régime socialiste.

Les montagnes d'Ouzbékistan : de la crise aux nouvelles adaptations

La rupture soviétique

Des horizons poussiéreux de la dépression aralienne aux sommets lumineux du Pamir, tout l'espace a été refondé et collectivisé dans le but de faire de l'Asie centrale une périphérie agricole de l'URSS. On a vu que la préoccupation principale du régime soviétique avait été de valoriser le potentiel agricole des plaines par une spectaculaire conquête de terres neuves, fondée sur la grande hydraulique. C'est justement cette politique de fronts pionniers agricoles qui va entraîner une rupture des équilibres traditionnels à partir des années 1950-1960. L'ouverture de gigantesques chantiers de bonification dans les basses terres steppiques et le peuplement des villages neufs installés au milieu des périmètres irrigués géants se sont réalisés au détriment des massifs périphériques qui ont servi de réservoir de main-d'œuvre. Dans le cadre de sociétés centrasiatiques très attachées à leur culture, on imagine bien que les communautés agropastorales enracinées dans les hautes vallées étaient peu promptes à quitter leur minuscule oasis et leur troupeau pour aller cultiver le coton dans le plat pays ! C'est donc une politique coercitive faite de pressions, d'intimidations et de chantages qui a scellé le sort de la vie montagnarde traditionnelle. Nous avons vu que c'est à partir des années 1960 que les autorités soviétiques ont appliqué autoritairement la politique des villages « sans avenir » (*bezperspektivnyj*), vidant ainsi de sa population toutes les hautes vallées à partir de 1 500 mètres d'altitude. Aussi, n'est-on pas surpris de retrouver aujourd'hui, au cœur des immenses domaines irrigués de la Steppe de la Faim, des communautés homogènes de Tadjiks, d'Ouzbeks et même de Kirghiz arrachées à leur oasis de piémont et de montagne¹¹. Outre les besoins en bras, le régime ne pouvait se permettre de laisser cet espace en « état d'arriération » et sans encadrement, d'autant que la paysannerie montagnarde était jugée réfractaire aux innovations socialistes. Apporter l'ordre soviétique dans la montagne était trop coûteux, c'est pourquoi il a été décidé de mettre un terme à ces noyaux sédentaires dispersés et difficilement contrôlables. Cette politique de dépopulation autoritaire des montagnes au profit des périmètres irrigués de plaines n'est pas spécifique à l'Ouzbékistan. Pour les mêmes motifs, on la retrouve dans le sud du Kirghizistan, dans certaines régions du Tadjikistan et jusqu'au Caucase¹². Toutefois, en raison de la surenchère cotonnière exercée par la planification, elle a pris en Ouzbékistan une tournure fortement coercitive et quasi systématique.

C'est donc un changement radical des relations de l'homme à l'espace qu'a consacré cette période. Du libre usage des étendues alpines par une multitude de petites communautés locales, on est brutalement passé à une gestion centralisée de la montagne à partir de domaines étatiques géants centrés sur les piémonts. Condamnée pour archaïsme, l'économie agropastorale

traditionnelle a été balayée par la nouvelle stratégie des planificateurs qui voulaient entièrement le territoire au développement du grand élevage extensif. Très rares ont été les secteurs de montagne bénéficiant d'un programme de développement agricole. Outre l'élevage, la haute vallée du Sanzar (Chaîne du Turkestan) fait figure d'exception avec ses vastes vergers géométriques de pommiers et de noyers largement étalés entre 1 500 et 1 800 mètres.

Ainsi, la « modernisation » des massifs d'Ouzbékistan s'est traduite par la création de sovkhoses d'élevage de 80 000 à 130 000 hectares regroupant de 35 000 à 60 000 têtes de bétail. Chaque été, les brigades de bergers gagnaient les alpages désormais collectivisés. Les gardiens de troupeaux passaient l'estive sous la tente ou dans des roulottes qui donnent l'illusion d'une « modernité rurale » après l'éradication des yourtes. L'hiver, les troupeaux redescendaient à pied vers les bergeries de piémont, près des nouvelles bases sédentaires, foyer du « modernisme et du progrès social ». On sait aujourd'hui les déboires d'une telle politique de spécialisation de l'espace montagnard, plus marquée par le goût du gigantisme que par un souci de rentabilité. La constitution de très grands troupeaux appelait nécessairement le développement d'une filière agroalimentaire et d'une large base fourragère sur les périmètres irrigués. Mais les efforts consacrés à la production animale ont toujours été sacrifiés au profit de la politique cotonnière toujours prioritaire. Pratiquement tous les grands complexes d'élevage ont été confrontés à des difficultés récurrentes de gestion : pauvre état des pistes de montagne, pénurie d'aliment du bétail, manque chronique de fourrage en hiver. En fait, mis à part l'exploitation des sites miniers, les investissements ont délaissé les terres d'altitude, entraînant la faillite inéluctable des unités d'élevage. Mais plus que le manque de moyens, c'est peut-être plus sûrement la résistance passive des hommes qui a achevé la légitimité économique du système pastoral soviétique : traditionnellement indépendants, les éleveurs ont été peu enclins à faire fructifier leurs territoires pastoraux confisqués pour le compte d'une lointaine Union soviétique. Dans ce grand chambardement de l'espace, seules les vieilles *huerta* intramontagnardes ont été en partie préservées du remodelage collectiviste. C'est que la forte charge humaine combinée aux terroirs étriés et à l'écheveau complexe des canaux de distribution de l'eau ont constitué un handicap majeur à la modernisation.

Véritable fiasco économique, la collectivisation des massifs du pays a également parachevé une dégradation multiséculaire du couvert végétal. La course au gigantisme et la recherche d'une rentabilité à court terme ont généralisé et accéléré le surpâturage, exacerbant ainsi les processus érosifs : glissements de terrain et ravinelements des versants sont désormais des maux courants. En définitive, la politique soviétique a plongé les montagnes dans une crise multiple : crise à la fois économique et écologique mais aussi démographique et sociale par la rupture de la vie ancestrale de relation qui unissait traditionnellement les différentes communautés des hauts et des bas pays. Toutefois, cette marginalisation prononcée de la montagne enfermée dans

le carcan d'une spécialisation inconsidérée est aujourd'hui en partie battue en brèche par un mouvement original de retour à l'économie agropastorale d'antan.

Le retour à la montagne

Dans les différents massifs du pays, on assiste depuis une décennie à un timide repeuplement de la montagne. Il faut rechercher l'explication de cet élan spontané de revitalisation dans le chaos politique et économique qu'a engendré l'ère post-soviétique.

Comme dans le reste des républiques ex-soviétiques, la dissolution de l'URSS s'est accompagnée d'une évanescence des investissements et des capitaux. Cela a eu pour conséquence l'effondrement des productions ainsi que l'exacerbation du chômage et de la paupérisation des populations. Plus que toute autre activité rurale, le domaine des sovkhozes d'élevage n'a pas échappé à la tourmente. Contrairement à l'agriculture qui reste sous l'étroit contrôle de l'Etat avec le maintien des fermes collectives soumises à la planification et aux livraisons obligatoires, le secteur de l'élevage a été en grande partie privatisé puisqu'en 2001 les structures collectives d'élevage ne détenaient plus que 20 % du cheptel national. Les nouveaux dirigeants ont rapidement souhaité se désengager d'un secteur jugé peu stratégique en terme d'emploi et marqué par une sous-productivité notoire. En l'absence de repreneurs privés, l'Etat n'a eu d'autre choix que de céder les grandes exploitations d'élevage sous forme de parts aux employés des collectifs. Cette opération de privatisation a eu pour effet immédiat d'entraîner la disparition quasi-totale des grands complexes d'élevage. Structurellement déficitaires et maintenus tant bien que mal en vie par des subventions gouvernementales parcimonieuses, les collectifs ont été pillés puis désertés par les petits actionnaires qui trouvaient là un moyen de recouvrer partiellement des années de salaires impayés. Ce démembrement spontané a également entraîné une diminution drastique des troupeaux car bon nombre d'animaux ont été abattus afin de faire face à la dégradation du niveau de vie. De cette période d'industrialisation de l'élevage, il ne reste plus aujourd'hui que les carcasses éventrées des bâtiments ouverts aux quatre vents.

Cette décollectivisation réalisée dans la hâte a laissé le champ libre à la recomposition d'une petite économie agropastorale montagnarde. Si dans les bourgades de piémont beaucoup d'anciens salariés sont désormais livrés au chômage, une petite minorité d'entre eux a cependant décidé de réagir en prenant le chemin de la montagne. Fait singulier, ce mouvement de retour vers les hautes terres est également nourri par des citoyens que la misère urbaine pousse à retrouver leurs racines rurales. En ces temps de crise économique, la ville est loin de constituer un appel de main-d'œuvre et c'est le retour à la terre qui fait figure de refuge et sert de rempart à la paupérisation. Le fait remarquable en Ouzbékistan est, contrairement à la tendance générale observée à l'échelle de la planète, l'absence de transition urbaine¹³. Non seulement

les ruraux ont toujours été largement majoritaires par rapport à la population totale, mais leur poids ne cesse de se renforcer, les campagnes ayant eu sur la période 1989-2000 un taux de croissance deux fois supérieur au monde des villes qui stagne, voire régresse légèrement en chiffre relatif. Cette évolution singulière place l'Ouzbékistan parmi les états les moins urbanisés de la planète en ce début de XXI^e siècle avec un taux de 37 %.

C'est dans ce contexte que se situe la renaissance d'une petite économie montagnarde familiale, malgré les difficultés qu'occasionnent l'enclavement et le manque de moyens. Les répercussions de cette dynamique sont déjà visibles dans le paysage. De façon ponctuelle, on observe un relèvement de la limite altitudinale de l'habitat qui passe du seuil imposé autoritairement de 1 500 mètres à 2 000 mètres. Peu à peu, des maisons isolées ou des hameaux réapparaissent sur les sites anciennement abandonnés. De simples constructions de pisé suffisent pour abriter hommes et animaux. On réhabilite les petits canaux et on remonte les terrasses qui retournent à la culture tandis que l'on soigne de nouveau les arbres plantés par les aïeuls. Contrairement aux régions de plaine où l'usage de la terre reste encore conditionné à la logique collectiviste conservée de la période soviétique, en montagne, la liberté d'action est beaucoup plus grande. Chaque famille dispose librement d'une surface à cultiver, celle-ci étant fonction de la capacité de travail propre à chaque groupe. Toutefois, le processus d'installation ne procède pas du hasard mais suit les droits d'usages gommés il y a plus de trois décennies par la politique des villages « sans avenir ». La réappropriation des hautes vallées se fait uniquement par des familles qui en avaient été chassées par le régime soviétique. Vieux comme jeunes réoccupent la terre de leurs ancêtres, reproduisant ainsi une gestion traditionnelle du territoire le plus souvent régie selon les principes de la parenté.

À partir de ces bases agricoles sédentaires s'organise de nouveau une vie pastorale de type alpestre : chaque famille délègue en été quelques membres pour conduire aux alpages (*vaylov*) les troupeaux familiaux en voie de reconstitution. Quelques anciens sont venus montrer aux plus jeunes les limites des quartiers d'été utilisés traditionnellement par chaque lignage. Comme par le passé, talwegs, lignes de crête et torrents sont autant de points de repères immuables. Consignés dans les mémoires, ils disent les droits coutumiers des usagers. De la même manière, les sites de campement situés entre 2 500 et 4 000 mètres d'altitude reprennent vie en accueillant de nouveau les familles qui vivent sous la tente ou dans des cabanes de pierres sèches, l'espace de l'été. Observer le renouveau de la vie dans les estives, c'est assister au retour en force de la culture pastorale traditionnelle. Les troupeaux familiaux qui associent actuellement une cinquantaine d'ovins et de caprins ainsi qu'une dizaine de vaches chacun sont souvent complétés par des effectifs venus des piémonts, si bien que les bergers peuvent gérer des troupeaux de 400 à 500 têtes. Toutefois, on est loin de la pression pastorale exercée par les milliers de moutons des grandes fermes étatiques. Surpâturées jusqu'à

plus de 4 000 mètres d'altitude, les pelouses alpines ne peuvent plus guère aujourd'hui supporter de fortes charges animales. Les versants décharnés laissent partout apparaître des signes évidents d'érosion. Malgré leur dégradation, les parcours d'altitude assurent néanmoins l'engraissement du petit bétail et la fourniture de lait. Ce dernier est chaque jour transformé en beurre par les femmes du campement. Les outres pleines de cette précieuse matière grasse seront par la suite descendues dans les villages. À la fin de l'estive, si la saison a été bonne, le surplus de beurre pourra même être vendu en même temps que quelques moutons dans les villes de piémont.

Comment interpréter tout à la fois ce retour à la montagne et le repli sur une vie largement autarcique qui semble aujourd'hui anachronique ? Dans les hameaux revitalisés, les familles interrogées disent préférer le travail rude et la vie isolée de la montagne à l'inactivité et à l'incertitude d'une misérable existence en plaine. C'est bien une nouvelle stratégie de survie qui tourne radicalement le dos à tout projet moderniste que propose actuellement l'environnement montagnard. Exclusivement manuelle et très largement coupée des circuits commerciaux, cette petite économie agropastorale a pour toute vocation de faire vivre hommes et bêtes en autonomie complète au cœur de ces vallées refuges. Mais au-delà du choix économique, ce mouvement de repli se mesure aussi à l'aune de la dimension culturelle. Retrouver la montagne, c'est regagner la liberté d'un genre de vie confisqué par le pouvoir socialiste. Avec le retour aux pratiques d'antan, tout se passe comme si l'ère collectiviste ne fut qu'un accident de parcours dans la vie des montagnards. L'actuel épisode de reconquête ne serait qu'un juste retour à la normalité traduisant le puissant attachement à l'environnement montagnard. Il ne s'est écoulé souvent qu'une génération depuis le vide généralisé et organisé de la montagne : à peine effleuré par l'ébranlement de la collectivisation, l'ancrage identitaire est donc resté largement présent dans les esprits. En outre, l'immédiate reprise de l'économie agropastorale démontre la permanence des structures familiales aptes à se reconstituer et à s'organiser très rapidement dès qu'elles gagnent en autonomie.

De plus, en allégeant les fortes densités des basses terres, la timide reconquête de la montagne apporte aussi un remède original aux problèmes démographiques que connaît l'Ouzbékistan. Alors qu'en plaine la politique des fronts pionniers s'est arrêtée dans les années 1980 avec l'épuisement des écoulements de surface et qu'il y a longtemps que les vieux noyaux oasiens de piémont ont atteint les limites d'expansion de leur territoire cultivable, les espaces montagnards offrent désormais une alternative à la faim de terre. Même avec des ressources naturelles limitées, la reconquête des massifs apporte la preuve que ces espaces marginalisés peuvent constituer une solution pour bien des populations centrasiatiques frappées par la crise. Le potentiel de développement est évident étant donné l'extrême faiblesse des densités de ces déserts humains qui contrastent avec la charge rurale des zones irriguées de piémont et de plaine souvent supérieure à 200 hab./km².

De la même manière, la reprise du genre de vie montagnard et d'une petite économie paysanne longtemps méprisés et persécutés témoignent tout à la fois de la validité économique d'un tel choix et de l'échec d'une politique agricole soviétique aveuglée par les grands projets modernistes.

D'une marginalisation à une autre ?

Pour l'heure, le renouveau agropastoral n'a pas modifié le caractère marginal de la montagne mais il en a quelque peu entamé le statut. Le caractère récent de ce phénomène ainsi que l'absence de statistiques officielles ne permettent pas d'en préciser l'importance ni même d'en prédire l'ampleur future. Le retour des familles à la montagne n'est-il qu'un processus temporaire né du chaos économique apporté par la transition post-soviétique ou constitue-t-il un véritable mouvement de fond engagé dans la longue durée ? Quelle que soit la nature de la dynamique en cours, l'absence actuelle d'exutoires urbains et industriels combinée à la vitalité démographique des populations rurales qui ne s'atténuera pas de façon sensible dans les prochaines années vont renforcer les tensions pour la terre et l'eau. Dans ce contexte, il n'y a guère de probabilité pour que les flux de retour vers les hautes terres se tarissent. Même si les activités agropastorales ne font pas de ces nouveaux montagnards des hommes riches, tout au moins les mettent-ils à l'abri de la misère économique et morale qui frappe dans une large mesure la population des bourgs et des villes. L'ouverture spontanée de cette modeste frontière agropastorale d'altitude risque fort probablement de modifier la place des montagnes dans l'équilibre démographique de l'Ouzbékistan.

Toutefois, ce mouvement de repli ne va pas sans poser quelques problèmes. Répondant à une stratégie de survie improvisée, la vie à la montagne est loin de connaître une situation idyllique. Pour les populations de retour dans les vallées, l'absence d'accès à l'éducation et aux services de santé les plus élémentaires consacre un recul majeur du niveau de vie par rapport aux basses terres. Malgré l'absence de statistiques en la matière, il ne fait guère de doute que les principaux indicateurs de développement soient ici mauvais : augmentation de la mortalité infantile, de l'analphabétisme, recul de l'espérance de vie... A terme, le développement de poches sous-équipées et sous-intégrées ne risque-t-il pas de compromettre la revitalisation des espaces montagnards ? Pour l'heure, l'absence d'État et d'équipements publics est partiellement endiguée par les initiatives locales fondées sur les solidarités traditionnelles mais dans lesquelles il n'est pas improbable que se glissent des mouvements islamistes radicaux.

Par ailleurs, l'accroissement prévisible de la pression anthropique sur un environnement déjà fragilisé ne risque-t-il pas de provoquer un nouveau déséquilibre ? Dans l'actuelle période de transition où la préoccupation essentielle est la subsistance quotidienne, on imagine bien que les considérations de conservation de l'écosystème sont superflues. Si du point de vue agricole l'exploitation des terres se fait de façon satisfaisante par la construction de

terrasses et la plantation systématique d'arbres, en revanche, les conditions dans lesquelles se déroule l'activité pastorale sont loin d'être favorables. La recomposition rapide des troupeaux privés fait de nouveau peser la menace du surpâturage sur les versants.

Dans l'immédiat, le retour à la tradition constitue un rempart contre la crise économique profonde que traverse l'Ouzbékistan, mais le choix d'un repli autarcique sur la montagne ne saurait cependant constituer une solution durable pour l'avenir. Pour le moment, les horizons d'une véritable dynamique de développement sont fermés car les perspectives d'intégration de l'économie agropastorale sont faibles, handicapées par l'enclavement et un potentiel de commercialisation très réduit. Dans une large mesure, la demande alimentaire régionale est étroite du fait que tous les consommateurs sont à la fois des producteurs. Comment alors penser le devenir des montagnes sans dépasser le cadre restreint de l'autarcie ? Sortir de la marginalité suppose de s'affranchir d'une stratégie uniquement fondée sur un mode de vie traditionnelle qui tourne le dos à la modernité. Il y a nécessité d'intégrer l'économie paysanne montagnarde dans un réseau d'échanges d'échelle nationale axé sur les grandes villes, là où la demande est forte. Il importe également de rechercher de nouveaux axes de développement. À l'image des massifs voisins de l'Himalaya, une recomposition spatiale de la montagne pourrait s'appuyer sur de nouvelles activités comme le tourisme, domaine porteur d'alternatives économiques. Malgré un bon potentiel lié à de grands paysages propices au trekking et à une montagne enneigée vierge d'aménagements, aucune place n'a été faite à ce secteur. Il est vrai que pour l'heure, le tourisme reste en devenir, compte tenu de la recrudescence des conflits régionaux qui affectent les massifs centrasiatiques. Depuis la disparition du système soviétique, la montagne ouzbèke fait l'objet d'incursions de groupes armés qui veulent déstabiliser le nouveau régime fort de Tachkent menacent directement l'existence des populations rurales. En raison de leur isolement physique certaines vallées de la Chaîne du Gissar ou du Turkestan sont devenues le refuge de narco-trafiquants ou le sanctuaire de chefs de guerre ouzbeks intervenant en Afghanistan¹⁴. La tentation est grande pour le montagnard confronté à l'enclavement, aux guérillas sporadiques et oublié des pouvoirs publics de se livrer à des activités illicites. Comme chez son voisin Tadjik ou Afghan, la perspective d'un revenu assuré à moindre effort et à moindre coût par la culture sèche du pavot pousse déjà certains paysans d'Ouzbékistan vers cette spéculation naguère assez répandue chez les populations du Turkestan. La contrebande aux frontières avec le trafic de drogues et d'armes semble aussi attirer de nouvelles convoitises sans que l'on puisse pour le moment en préciser l'ampleur.

Dans ce contexte lié à la marginalisation, la clé du problème réside dans l'attitude de l'État. Pour que la montagne devienne pleinement un espace porteur d'espoir et prenne la voie d'un véritable développement, il lui faut un minimum d'infrastructures de transport et d'équipements socio-éduca-

tifs. La question centrale reste le désenclavement et l'intégration de ces terres d'altitudes au reste du pays. Faute de politique volontariste d'aménagement, la renaissance montagnarde risque de sombrer dans une nouvelle marginalité, celle d'une zone sanctuaire livrée aux trafiquants et aux mouvements d'opposition.

Conclusion

Étudiées à l'échelle de quelques décennies, les montagnes d'Ouzbékistan révèlent une évolution très contrastée des territoires et du peuplement. Quelles que soient les circonstances, les dynamiques sont intimement liées à celles des basses terres : de pièces maîtresses dans le cadre d'une économie traditionnelle fondée sur la complémentarité, les montagnes sont devenues du temps de l'URSS de simples marges dominées par les plaines. Aujourd'hui elles tentent de s'affirmer de nouveau en suivant une bien singulière transition post-soviétique.

Alors que partout à travers le monde la tendance générale est au déclin des sociétés traditionnelles, en Ouzbékistan, celles-ci connaissent paradoxalement un certain regain de vigueur. De la même manière, la crise des systèmes agropastoraux traditionnels qui touche la plupart des montagnes du monde semble avoir épargné les massifs du pays. La fin du système soviétique et la crise qui l'accompagne ont au contraire redonné force aux anciennes pratiques montagnardes qui effacent le modèle collectiviste d'élevage imposé autoritairement par l'URSS. Désormais, la montagne n'est plus cette marge délaissée et dominée mais fonctionne de plus en plus comme un archipel vertical qui retrouve sa liberté d'action. Cette évolution témoigne de l'aspect superficiel qu'a eu la soviétisation sur la population et souligne la vitalité d'une culture centrasiatique très fortement enracinée. Elle révèle également que la montagne, loin de constituer un milieu « sans avenir », peut être un cadre propice à la recomposition spontanée d'exploitations paysannes fondées sur un « système productif local ». À terme, nul doute que les montagnards arriveront à inventer de nouvelles formules productives capables de dépasser le cadre restreint de l'actuelle autarcie. Toutefois, la capacité d'innovation dont ils ont déjà fait preuve reste en partie suspendue à l'attitude de l'État. Le devenir des montagnes passe par la reconnaissance et le soutien des initiatives locales qui sont pour le moment ignorées du pouvoir central. Se trouve ici posée la question de la place assignée à la montagne dans une politique nationale de développement économique qui reste encore à définir.

NOTES

1. Cette politique des villages dits « sans avenir » participe d'une réforme globale de « modernisation » des campagnes soviétiques engagée sous Khrouchtchev. Voir Radvanyi Jean, 2000, *La Nouvelle Russie*, Armand Colin, pp. 72-73.
2. L'Ouzbékistan est le 2^e exportateur mondial de coton derrière les États-Unis et le 5^e producteur mondial.
3. Sur ce thème, voir l'article du même auteur : « L'évolution géographique récente des zones rurales de piémont et de montagnes en Ouzbékistan », *Cahiers d'Asie centrale*, n° 10, 2002, pp. 271-292.
4. Voir Andrianov B. V, 1969, *Drevnie orositel'nye sistemy Priaral'ja* [Les anciens systèmes d'irrigation de la région de la mer d'Aral], Moscou.
5. Depuis l'implosion de l'URSS en 1991, l'Ouzbékistan, le plus gros consommateur d'eau d'Asie centrale, se trouve privé du contrôle de la portion amont des grands fleuves vitaux pour son économie. Les châteaux d'eau de l'Asie centrale, Pamir et Tian Chan, se situent désormais à l'étranger, principalement au Tadjikistan et au Kirghizistan.
6. *Qışloq*, terme qui désigne en langues turques les pâturages d'hiver, donc les zones de pacages généralement localisées sur les basses terres. Cependant, en Ouzbékistan, ce terme désigne presque exclusivement le village. Cette différence de sens est fort probablement significative d'une sédentarisation ancienne des nomades sur l'actuel territoire de l'Ouzbékistan : les campements des pâturages d'hiver sont progressivement devenus des points de peuplement sédentaire, le village s'imposant précocement comme le mode quasi exclusif de la vie rurale dans ce pays.
7. Les races ovines dites « mouton à queue grasse » présentent de remarquables facultés d'adaptation aux difficiles conditions des montagnes sèches en raison du dépôt de graisse qui peut se développer au niveau de la croupe. Cette masse se constitue au printemps à la faveur des nouveaux pâturages et fait office de réserve lorsque la ration alimentaire est insuffisante à la fin de l'hiver. La laine noire et grossière de l'animal servait traditionnellement à confectionner le feutre des yourtes d'où leur nom ouzbek *qora üy* (littéralement yourte noire).
8. La Chine est à la fois le premier producteur et le premier exportateur mondial de tissu cachemire. Suite aux hivers exceptionnellement rigoureux qui ont frappé le nord-ouest de la Chine et la Mongolie entre 2000 et 2002 et décimé la plupart des troupeaux, les Chinois viennent désormais s'approvisionner en Asie centrale.
9. D'après l'*Atlas Uzbekskoj SSR* [Atlas de la république soviétique socialiste de l'Ouzbékistan], 1985, Moscou-Tachkent.
10. On dissocie ici deux systèmes de mise en valeur de la montagne. D'une part, la vie pastorale qui exploite les pâturages du même versant d'un massif à partir des oasis montagnardes et qui n'occasionne que des déplacements à court rayon d'action : une à deux journées, tout au plus. D'autre part, le système de la transhumance qui nécessite de longs déplacements entre des zones situées dans des milieux différents : en l'occurrence en Ouzbékistan, le déplacement des troupeaux de piémont selon le principe traditionnel de la double transhumance, transhumance directe vers les alpages en été et transhumance inverse vers les basses plaines en hiver.
11. Occupant la vaste plaine située entre Tachkent et Djizak, la Steppe de la Faim, naguère inoccupée, constitue aujourd'hui l'un des plus grands périmètres moder-

nes d'Asie centrale avec plus de 600 000 hectares irrigués, principalement voués au coton. Le peuplement et l'organisation de ce grand front pionnier sont étudiés dans Cariou A., 2002, *Le jardin saccagé. Anciennes oasis et nouvelles campagnes d'Ouzbékistan*, pp. 238-255.

12. Durbiano C, Radvanyi J., Kibaltchitch D., 1987, « Les transformations contemporaines de l'économie des montagnes de Crimée et du Caucase oriental. Comparaison avec les Alpes du Sud », *Méditerranée*, N° 2-3, pp. 111-123.
13. L'absence de transition urbaine s'explique en partie par la politique de l'État qui, craignant une explosion urbaine qu'il serait incapable de maîtriser, bloque l'exode rural et la croissance urbaine. La mobilité des populations est entravée par le système de la *propiska*, système administratif coercitif hérité de la période soviétique qui interdit de fait l'accès des villes aux ruraux.
14. Selon la rumeur, la partie occidentale de la Chaîne du Turkestan, située non loin de Samarcande, servirait de lieu de villégiature au général Dostom, chef des milices ouzbèkes du nord de l'Afghanistan (région de Mazar-i Sharif).

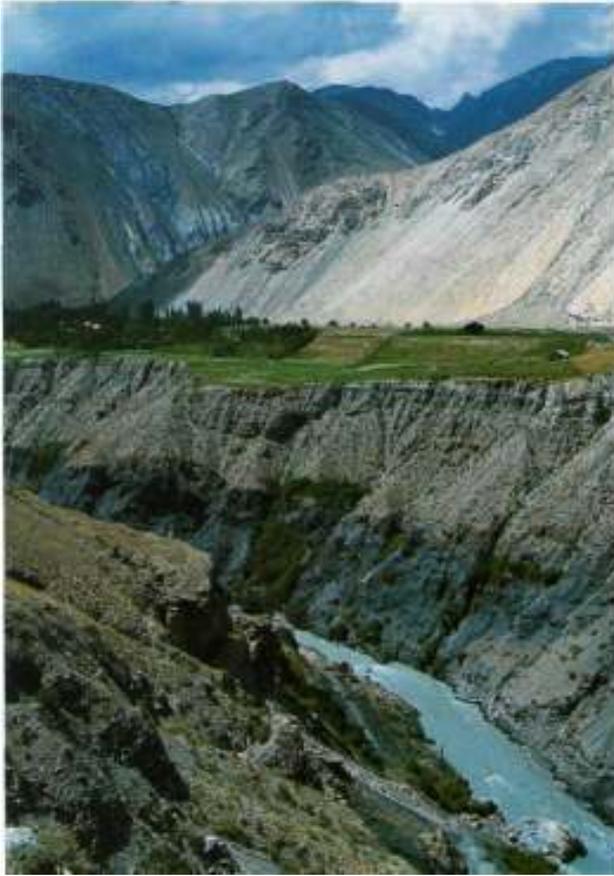


Photo 1 (article A. Cariou) :
Malgré l'altitude, l'aridité sévit jusque vers 3 500 m ce qui explique le caractère minéral et austère du paysage montagnard. Pourtant, entre gorges profondes et versants escarpés, de petites oasis s'épanouissent à la faveur du moindre replat. Baxça, vallée du Sangardak Darya vers 1 800 mètres d'altitude.

(Photographie de l'auteur, juillet 2001)

Photo 2 (article A. Cariou) :
Petites parcelles de céréaliculture pluviale (*lalmi*) sur les basses pentes de la montagne. Presque toujours, cette agriculture montagnarde relève de pratiques traditionnelles comme ici où la moisson et la mise en gerbe sont réalisées manuellement. Par contre il est fait appel à la batteuse du collectif pour le dépiquage. Chaîne du Turkestan, vers 1 500 mètres d'altitude.

(Photographie de l'auteur, juillet 2000)



Photo 3 (article A. Cariou) :
Domaine pastoral vers
1 900 mètres d'altitude.
La conservation de certaines
essences arborées sauvages
découle directement de leur usage
alimentaire : fruits et baies destinés
à la consommation humaine, ramé
utilisée comme fourrage pour les
animaux. Chaîne du Zeravchan,
vallée d'Agalik.
(Photographie de l'auteur, août 2001).

